

**LE
BLACK
NOTE**

**jeanny lorgeoux
maire, conseiller général
hélène le déan
adjointe à la culture
le conseil municipal
vous invitent
à entendre**

**LE
BLACK
NOTE^{de}
tanguy
viel**

**lecture-spectacle
par la Cie La Poursuite
mise en oeuvre
corinne descote
avec robbas biassi
& raymonde palcy**

**18h30
romorantin-lanthenay
médiathèque municipale
vendredi 22 novembre 2002**



TANGUY VIEL

Tanguy Viel est né en 1973 à Brest
Il habite Nantes après un détour
par le Berry puis la Touraine

Il a publié
aux éditions de Minuit

Le Black Note, 1998

Cinéma, 1999

*L'absolue perfection
du crime*, 2001

Egalement disponibles à la médiathèque
aux éditions Inventaire invention

Tout s'explique, 2000

Maladie, 2001

LE BLACK NOTE

Le narrateur du *Black Note* parle sans trêve. A Georges, qui vient lui rendre visite. A Christian, interné comme lui et muré dans un silence de mort. A un certain Rudolph, pensionnaire du lieu... Dans cette maison de repos à l'écart du monde, les patients sont des ombres qui guettent l'horizon, attendent une improbable issue. On n'entend que la voix du narrateur, troublée, troublante, qui, par jets de paroles, vomit des caillots de souvenirs confus.

Son passé ? Quatre copains qui aimaient le jazz. Ils avaient formé un quartette dont l'âme était Paul, le saxophoniste, alias John, comme Coltrane. Ensuite, à la contrebasse, venait Georges, alias Jimmy, comme Garrison. Christian-Elvin, le plus jeune, tenait la batterie comme Elvin Jones. Le narrateur, lui, aurait dû se mettre au piano pour que le quartette de Coltrane soit enfin reconstitué, mais il ne savait jouer que de la trompette...

Ensemble, les quatre copains avaient quitté la vraie vie pour s'enfermer dans le rêve et dans une maison qu'ils avaient baptisée le Black Note. Ensemble ils avaient dérapé. John avait plongé plus profond que les autres. Mais il était le chef et les rassurait, les veines bourrées de drogue et la tête criblée d'illusions : ils seraient les meilleurs de cette fin de siècle. « *Mon démon, dit le narrateur, c'est d'être loin toujours de ce qui doit se faire en acte, de rêver toujours, de mettre des images quand il faudrait des gestes.* » Dans le fond, ils étaient tous ainsi. Et ils ont glissé du rêve au cauchemar. Au-delà du cauchemar, la folie guettait...

Ce beau premier roman de Tanguy Viel se lit comme un thriller et s'écoute comme un thème de jazz torturé, sublimé, décliné dans le cerveau malade d'un jeune homme au bout du rouleau. Cette histoire, finalement simple, d'un groupe de jeunes qui confond paradis artificiel et quête magique de la « note bleue », ne tient que par le mode syncopé du récit et par cette écriture haletante qui est voix, improvisation, confession, quête d'identité. Cri.

Michèle Gazier
in *Télérama*, juin 98

LA VITESSE DE LA LANGUE

Les mots tourbillonnent chez Tanguy Viel, comme des insectes fous sur une impossible partition de John Coltrane. Un premier roman en phase avec le tempo du jazz.

L'homme qui parle est un (jeune) rescapé, un survivant qui erre dans les couloirs d'un hôpital (asile ou centre de désintoxication ?) en quête d'interlocuteurs. Il faisait partie d'un groupe de jazz, autrefois, avant d'être enfermé ; ils étaient quatre musiciens qui vivaient en quasi-autarcie dans un rêve de gloire, un rêve de plus en plus onirique et de moins en moins glorieux au fur et à mesure que s'accélérait la quête de drogues et que se raréfiaient les répétitions (« *Je ne vais pas te dire qu'on était les meilleurs du monde en jazz. Potentiellement, oui, mais pas réellement. Potentiellement on était le meilleur quartette du monde* »). Un incendie est venu réduire ce rêve en cendres, et aussi les en libérer.

Le roman est constitué de monologues du narrateur, qui s'adresse tantôt à un autre pensionnaire de l'établissement, tantôt au directeur ou à un de ses anciens amis. Ce sont des monologues a priori désordonnés mais très retors, qui tissent une toile sans cesse reprise, sous laquelle étouffer les soupçons qu'il sent ramper autour de lui (« *Je sais que personne ne m'accuse vraiment, mais c'est pire encore, la suspicion qui serpente dans les couloirs, qui siffle dans les oreilles* »).

Autant dire qu'il semble d'abord ressasser plus que raconter comment, fédérés par leur fascination commune pour Paul, lui et ses amis musiciens l'avaient rejoint pour vivre dans une maison isolée sur une île qu'on imagine bretonne, et y répéter le mythe du quatuor de Coltrane. Paul, « *on l'avait surnommé John, comme John Coltrane, parce que Coltrane, c'était notre idole à tous* » et plus particulièrement l'idole de Paul, qui prétendait que son saxophone avait appartenu à Coltrane, qu'il l'avait connu (« *Il a toujours cru qu'on y croyait, parce qu'on acquiesçait, on ne disait rien, et c'est nous au total qui le rendions dupe* »). Le batteur, Christian, c'était donc Elvin, comme Elvin Jones, et Georges, le contrebassiste, Jimmy, comme Garrison. Divaguant en pleine confusion sur l'océan des rêves opiacés, les quatre musiciens ont vite basculé dans l'inertie du mythe qu'ils tentaient de conjuguer au futur. Jusqu'à « *l'accident* », l'incendie. Dans le groupe, seul le narrateur, littéralement, détonnait, qui s'obstinait à jouer de la

trompette, quand il aurait fallu un pianiste pour obéir au mythe. Comme s'il refusait de décrocher totalement de la réalité, de se livrer corps et âme à Paul, soleil noir ou gourou au point d'en devenir tabou aux yeux des autres, qui lui apportent ses doses comme l'abeille le miel à la reine, et n'osent jamais le contredire. Seul le meurtre pouvait arracher les trois jeunes gens à son emprise fatale, à l'emprise de sa langue quand « *le jazz ça l'occupait d'abord en grandes phrases, en mots de trop, comme si parler, pour Paul, ç'avait été rattraper le monde à la vitesse de la langue* ».

Bertrand Leclair
in *Les inrockuptibles*, 22/28 avril 98

QUAND TANGUY LIT

« J'ai commencé à lire assez tard, vers 19 ans, quand j'ai compris que ce serait le seul moyen d'écrire sérieusement. A partir de là, Koltès et Beckett ont été pour moi les réacteurs les plus puissants d'écriture. Mais aussi François Bon, Antoine Volodine ou Italo Calvino. En fait, j'ai passé trois ans à lire les auteurs du XXe siècle, très impressionné par les grosses machines romanesques tels Proust, Joyce, Claude Simon, Faulkner. Puis Dostoïevski, Kafka, Des Forêts, Thomas Bernhard. En fait, entre une littérature qui se veut exploratrice d'univers mentaux et celle qui se fait radiographie du monde, je me demande encore quel est mon héritage principal - s'il y en a un. Ensuite et depuis, j'aime lire et relire des classiques : Dickens, Melville, Flaubert, sans oublier Dante et Virgile. Mais le plus grand livre jamais écrit, et que je relis en permanence, c'est *Don Quichotte*. Pour moi, c'est la première fois - après *Les mille et une nuits* - que la littérature se met à découvrir dans sa double posture : elle montre le monde et se dénonce en train de montrer. Et ça me fascine forcément, parce que ce qui me passionne, c'est la question de la représentation. »

in *Les inrockuptibles*, 22/28 avril 98

CINEMA

Celui qui se présente ici comme narrateur en est donc réduit à parler d'un film, d'un seul film, du même film qu'il a vu des dizaines et des dizaines de fois. Toute remarque, tout commentaire, il les a notés, consignés dans un cahier, jour après jour, visionnement après visionnement. Son existence est minée par le film. Ses goûts et ses jugements, il les doit au film. Ses amis comme ses ennemis, il les doit à l'opinion qu'ils se sont faite sur le film. A vrai dire, sa vie ne tient qu'à un film.

Editions de Minuit, 1999

L'ABSOLUE PERFECTION DU CRIME

Le troisième roman de Tanguy Viel
est un chant crépusculaire
sans aucune fausse note

Editions de Minuit, 2001

L'intrigue est simple. Marin, après avoir passé trois ans en prison, retrouve Pierre et Andrei pour un nouveau casse. Il s'agit de cambrioler un casino situé dans une ville de province. Car l'oncle, figure tutélaire de la mafia locale, rêve de réussir à travers eux « *l'absolue perfection du crime* ». Dérober une grosse somme d'argent - sans verser de sang, sans laisser de trace comme on se livre à un exercice de haute voltige. Pierre n'a pas envie d'accepter. De revenir en arrière. De renouer avec sa vie d'avant. Les réunions hebdomadaires chez l'oncle, les discours sur l'honneur des caïds, les tirades sur le sens de la famille, les violents changements d'humeur de Marin. Mais, le soir prévu pour le hold-up, Pierre se retrouve dans le hangar, avec les autres, en route vers le casino.

in *Le Journal du Dimanche*, 26 août 2001



Nous cherchons à porter au théâtre des paroles qui, par leur contenu ou leur forme, concernent chacun dans son être et son questionnement sociaux aujourd'hui : parole des détenus, des esclaves, des enfants. Nous sommes un déclencheur d'idées, seuls ou en coproduction avec d'autres créateurs.

Depuis quelques années, la compagnie, dont la direction artistique est assurée par la comédienne martiniquaise Raymonde Palcy, privilégie l'exploration d'oeuvres issues de la diaspora noire, francophone ou de langue étrangère. Il s'agit de mieux appréhender un pan important et mal connu de notre culture commune.

Ce travail amène la compagnie à établir un pont avec les structures théâtrales des DOM TOM.

CREATIONS DE LA CTE

le sas

de Michel Azama
Mise en scène Olivier Maurin
Un oratorio relatif à la prison

la parole de nuit

Mise en espace Claude Défard
Lecture-spectacle
Donne à entendre et à voir
trois auteurs caribéens,
Patrick Chamoiseau, Gisèle Pineau
et Raphaël Confiant

paroles d'esclaves

Mise en scène Alain Besset
Part d'une enquête menée aux États-Unis
avant la deuxième guerre mondiale
sur les derniers esclaves encore vivants



gens de harlem

d'après Toni Morrison

Mise en scène Claude Défard

Deux comédiennes et une chanteuse évoquent le moment où les Noirs américains quittent les États du Sud pour monter dans une ville neuve, Harlem.

jazz

de Toni Morrison

Mise en espace Claude Défard

Cette lecture-spectacle, coproduction avec *Textes à dire*, a vocation à être programmée dans des petites structures, médiathèques et bibliothèques. Elle a été jouée dans treize bibliothèques de la région Rhône-Alpes et au Salon du livre de Pointe-à-Pitre.

hilda

de Marie Ndiaye

Mise en scène Claude Défard

Une comédie en gris avec beaucoup de noir qui met à jour ce que cache au quotidien toute prise de pouvoir d'un individu sur un autre, surtout quand elle se pare de vertu. Jouée à la Coupole, au CCO de Villeurbanne et au Centre des arts et de la culture de Pointe-à-Pitre.

le black note

de Tanguy Viel

Mise en espace Corinne Descote

Cette lecture-spectacle, créée à la demande de la médiathèque de Firminy (Loire) est l'histoire d'une passion qui va réunir quatre jeunes hommes : le jazz ; et d'une dérive qui va les détruire : la drogue. Elle a été jouée à la médiathèque de Firminy, celle de Pont-en-Royans (Isère) et dans les bibliothèques de Rhône-Alpes, notamment à la médiathèque de Montbrison (Loire) et à la Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne.

A LA POURSUITE DE LA RAISON

Les sujets abordés par « La Poursuite » sont parfois durs, crus et sans concession, il n'en demeure pas moins que tous s'inscrivent dans un appel à la raison, aux sentiments. La compagnie s'attache ainsi à alerter son spectateur sur tous ces problèmes liés à la curieuse nature humaine. Sa petite touche personnelle, à savoir sincérité et passion, donne de surcroît ce petit « truc » en plus qui fait son charme. Ses dernières apparitions traitaient de thèmes tels la prison, la ségrégation raciale, la drogue, le mal-être des jeunes, etc. En bref « La Poursuite » mérite d'être entendue.

in Le Progrès La Tribune
27 novembre 2000

**LE
BLACK
NOTE**

EXTRAITS



Ici je parle à tout le monde. C'est la façon qu'on a tous de se croiser dans le parc, dans les couloirs, il y a des liens très vite qui se créent. Ici les gens, tu les aimes malgré toi. Quand il y aura trois ans qui seront passés sur nos traits, et qu'on se verra rajeunir dans les miroirs, à force de vivre sainement comme on fait ici, alors on nous aimera malgré soi, et tu viendras encore me parler l'après-midi, tu verras comme j'aurai l'air serein. Toutes les marques aujourd'hui, sous mes yeux et à l'intérieur de moi, elles auront disparu, j'aurai oublié dans trois ans, plus rien pour me réveiller en pleine nuit, pour tourner autour de mon lit devant ma fenêtre, c'en sera fini des visions nauséuses, des visages morts qui me surprennent encore, et fini les migraines au réveil. Je serai neuf, Georges, et loin de nous, loin de notre vie ensemble quand à cause de toi, à cause de Paul, mais je serai neuf bientôt, loin de son corps à lui, Paul, planant dans les airs au-dessus de moi, comme il peuple encore mon sommeil. [...]

Mais je te raconterai tout, Rudolph, un jour je te raconterai tout : comme on s'aimait avec des noms de scène, et se croire d'un autre temps avec le jazz, croire qu'on n'avait rien à faire en vrai, et seulement s'estimer à hauteur d'autrefois, disait Paul, à hauteur de la vraie vie. [...]

Mais lui, Paul, c'est lui qui nous a éloignés des choses, parce qu'il lui fallait toujours plus, disait-il, mais il ne faisait rien, il survivait dans le médiocre, et nous on l'a cru. Cru que dans son monde il y avait plus d'étoiles, et pensé comme lui pendant sept ans, pensé à ses crochets. A cause de son excès de différence, à cause de ça tout simplement on l'a suivi. Le meilleur quartette du monde, disait-il, voilà ce qu'on va devenir, alors on pourra t'appeler Miles, me disait-il à moi, je vais composer tous les jours, ajoutait-il, puis buvait, puis saisissait une seringue qui toujours gisait sur une table près de lui, avec la boîte en fer posée dessous, puis il s'allongeait dans le canapé, puis regardait en l'air. Mais il parlait si bien, et la tonalité de sa voix toujours, le tremblement qu'il effectuait pour pondérer si bien le discours, la prophétie de langage qu'il dégageait, avec ce droit qu'on a, quand on est l'aîné, de poser ses lèvres avec intention d'émouvoir, alors on y croyait, Rudolph. Fini la scène locale, disait-il, maintenant ça devient sérieux, on va frapper des grands coups. [...]

Je ne vais pas te dire qu'on était les meilleurs du monde en jazz. Potentiellement, oui, mais pas réellement. Potentiellement on était le meilleur quartette du monde, mais c'est à cause de John, et Elvin qui toujours le confortait dans sa faiblesse. A cause d'eux on ne travaillait pas, parce que John disait : la technique, c'est bien pour ceux qui n'ont pas de fantaisie, mais nous on a trop de fantaisie, alors il faut qu'on revienne à zéro techniquement, qu'on fasse du

jazz minimal, disait-il. Et il concluait disant : on fait bien quelque chose quand on ne le fait pas. Et ce goût qu'il n'a jamais perdu pour inverser ses torts en raisons, et sa perte en gain, alors je le détestais vraiment, je l'aurais tué, Paul, oui c'est vrai, pour l'avoir vu si souvent s'affaler satisfait dans le canapé, et renifler sans demander ce qu'on rapportait, je l'aurais tué sans le tuer. Il disait : je suis profondément immortel, immortel à vingt mille lieues sous les mers, disait-il, et vous, mortels en surface, il faut vous ménager, disait-il. Mais à cause de sa voix qui tremblait si bien, si parfaitement maîtrisé le ton qu'il composait sans le vouloir, ou le voulant, et sans réaliser à quel point on était capables d'y croire, à cause des quelques fois où on travaillait vraiment, où on faisait vraiment de la musique, et ça suffisait pour devenir des légendes, disait John. Mais on jouait de moins en moins, à cause de notre état, on se ménageait des plages de travail, des séances de travail pour l'avenir du jazz, disait-on, de moins en moins, et pourtant ça faisait toujours cet effet boeuf du fantastique : l'escalier du Black Note vers la cave, pour nous quatre c'était un plaisir à part de se voir descendre, bloquer les portes comme pour de vrai (l'arrivée du public en masse, mais on était seuls toujours, juste faire comme si), enclencher l'interrupteur pour que l'escalier s'éclaire jusqu'en bas, et vivre la nuit dans la nuit, s'amusait-on à dire. On trouvait qu'on ne pouvait pas faire mieux sous terre. Ici finit l'ambiguïté, on est instantanément mort et vivant, disait Paul souvent. La dernière marche en bas on

l'entendait comme une délivrance à l'instant de la descente, et on savait que pour trois heures au moins il n'y aurait que des sons étrangers à résonner sur les parois humides, des morceaux d'une demi-heure qui feraient marque bientôt, disait Paul, dans l'histoire du jazz. [...]

Ce n'est pas moi qui ai mis le feu au Black Note. Même dans l'idée j'en étais incapable, à cause de ma répulsion pour le feu, à mille lieues d'une idée pareille. Quand on s'est retrouvés après, à quelques mètres de la maison, qu'on a compris ensemble les dégâts dans nos vies, je t'assure, tu ne peux pas douter de l'innocence de chacun. Il n'y avait plus de flammes quand on s'est approchés. Restés cachés au coin de la rue, et nos têtes qu'on laissait dépasser une seconde, tous les habitants avec des seaux, des jets d'eau, et des insultes qui fusaient en tous sens, ils disaient que s'ils nous retrouvaient c'en était fini de notre séjour sur l'île. C'est pour ça qu'on a fait vite, après, quand les habitants dormaient : ramasser Paul en morceaux dans la grande pièce, on a fait vite cette nuit-là, et se dire qu'on n'aurait jamais à revenir, une fois la navette vers l'Amérique, et Paul au fond de l'eau. C'était comme une évasion, comme des gosses qui font le mur de leur pensionnat, mais ici c'était définitif, se cacher pareil dans les joncs pour ne pas se faire voir, et s'enfuir à jamais d'où tu vis pendant sept ans. Ecoute-moi encore, Rudolph : est-ce qu'on peut jouer de la trompette et tuer quelqu'un, est-ce que c'est compatible dans une même existence ? Non, Rudolph,

crois-moi que c'est incompatible. J'ai pu dire le contraire, mais c'était Paul qui parlait, Paul qui ne tenait plus en place dans ma conscience, je deviens fou alors, mais je t'assure, il y a des choses qui sont incompatibles, il y a des choses comme aimer le jazz, alors c'est signe qu'on est incapable de tuer. On peut s'oublier soi-même pour de vrai, et finir comme un souffle infini dans l'instrument, mais tu ne peux pas tuer. Je voudrais rejouer de la trompette maintenant, mais elle est comme arrimée à la boîte en fer, arrimée aux fins de nuit dangereuses qu'on a osé vivre, elle est incapable de sonner comme une trompette, incapable de produire du neuf, maintenant ce serait juste pour rire, et je déteste ça. Tous les quatre avec eux, on ne jouait pas pour rire, tu comprends, on n'a jamais compris le sens du mot distraction, c'était toujours : travail. Même quand on était brisés à la poudre, il y avait toujours travail qui résistait à sommeil, même quand on se tassait dans les fauteuils, qu'on se momifiait à force de regarder dans le vide : au fond de nous on résistait. Les meilleurs jazzmen du monde, répétait John, on se donnera un nom qui deviendra aussi célèbre que le quartette de Coltrane. C'était question de patience, et Paul il en a manqué, alors il s'est laissé tomber dans le feu, et ça a été fini.



**Depuis 1993
La Médiathèque
a déjà reçu**

Des écrivains

Marieke Aucante
Pierre Aucante
Benoît Auffret
P. Autin-Grenier
S. B. Supervielle
Xavier Bazot
Zéno Bianu
Jean-Noël Blanc
Jacques Borel
Thierry Bouchard
H. Bouchardeau
René de Ceccatty
J.- Pierre Chambon
Didier Daeninckx
S. Delaigue-Moins
Patrice Delbourg
J.-Pascal Dubost
Guy Durliat
Antoine Emaz
Thierry Fourneau
François Garnier
Anna Gavalda
J.- Pierre Georges

Laurent Girerd
Guy Goffette
Jean-Paul Goux
Geneviève Hélène
Eric Holder
Michel Houellebecq
J.- Marie Laclavetine
Dominique Lemaire
Georges Mérimon
Vincent Ravalec
Jean Ristat
Lydie Salvayre
Annie Saumont
Jacques Serena
Dominique Sigaud
Françoise Simonet
Patricia Sustrac
Michel Valmary
André Velter
Sylvaine Zaborowsky

Des comédiens

Claude Antonini
Nathalie Bauchet
Laetitia Benasouli
Fabrice Bisson
Y.-Jacques Bouin
Laurence Cazaux
Georges Charlet
D. Charpentier
Hervé Colin
E. Constant
Maïté Cotton
Barbarie Crespin
Christine Culerier
Annabel de Courson
Rodolfo de Souza
Delphine Dufour
Philippe Faure
Florent Founès
François Frapier
Antoine Girard
D. Grandmougin
Hélène Hardouin
Martine Héquet
Anne Houdy
Raül Indart-Rougier
Jacques Lambour
Susana Lastreto
Renn Lee
Dominique Lemaire
Françoise Le Meur
Henri Mariel
Marilu Marini

Isabelle Mestre
Philippe Muller
Didier Niverd
Loïc Pagé
Pénélope Perdereau
Marc Roger
Marie Roosen
Jean Soumagnas
Claude Vercey
Jean-Marie Villégier
Michel Vivier
Denis Wetterwald

Des compagnies

Atelier 360°
Canta Claro
Champ de l'Alouette
Cie Clin d'oeil
Cie des 3 coups
Collectif Impulsion
Frasil
Cie des champs
Théâtre Goblune
Cie du Hasard
Cie Reflex-Son
Rencontres pour lire
Sub'Théâtre
Théâtre-Découverte-La-Verrière
Théâtre de l'Entr'Acte
Théâtre pour de Vrai

Des éditeurs

Gérard Bobillier,
Editions Verdier
Thierry Bouchard,
Théodore Balmoral
H. Bouchardeau,
HB Editions
Louis Dubost,
Le Dé Bleu
Gérard Fabre,
Cadex
Dominique Gaultier,
Le Dilettante
A.-Claude Gicquel,
Contre-Vox
Thierry Guichard,
*Le Matricule
des Anges*
Viviane Hamy
Jean Le Mauve,
Editions de l'Arbre
J.-François Manier,
Cheyne éditeur
J.-Jacques Sergent

Des musiciens

Jean-Paul Auboux
Marie Bersoux
Jean-Louis Matinier
Gérard Pierron
Jean-Luc Ponthieux
Serge Teyssot-Gay
Vincent Viala

Des peintres / plasticiens

Jean-Gilles Badaire
Vincent Gagliardi
David Morichon

Un vigneron

Christian Tessier

A lu

Louis Aragon
Béatrix Beck
P.-Jean de Béranger
Jackie Berroyer
Ambrose Bierce
Pierre Bourdieu
Lionel Bourg
Louis Brauquier
Louis Calaferte
Jean Cassou
Chaval
Colette
Corneille
F. de Cornière
Raymond Cousse
Gaston Couté
Robert Desnos
Chris Donner
Max Elskamp
M. Fernandez
Gustave Flaubert
Christophe Galland
Pierre Gripari
Françoise Hân
Daniil Harms
Bohumil Hrabal
Georges Hyvernaud
Max Jacob
Frigyes Karinthy
Philippe Lacoche
Mme de Lafayette
La Fontaine

La Rochefoucauld
H.P. Lovecraft
Marcel Métivier
Henri Michaux
Patrick Modiano
Marie-Aude Murail
Molière
Marc-Edouard Nabe
Gérard de Nerval
Dorothy Parker
Isabelle Pinçon
René Pons
Jacques Prévert
Nathalie Quintane
Racine
Jacques Réda
Jules Renard
Jean-Michel Ribes
Rainer Maria Rilke
George Sand
Madame de Scudery
Hermann Ungar
Paul Valéry
Gilles Vidal
Mme de Villedieu
Léon Werth

